

Festival international de films de femmes de Créteil **Des oh! Et des bah! Vive Créteil!**

Sandrine Phillipetti

Volume 12, numéro 4, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33949ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Phillipetti, S. (1993). Festival international de films de femmes de Créteil : des oh!
Et des bah! Vive Créteil! *Ciné-Bulles*, 12(4), 38–40.

Something Like a War

16 mm / coul. / 54 min /
1992 / doc. / Inde

Réal.: Deepa Dhanraj
Scén.: Abha Bhaiya
Image: Navroze Contractor
Son: Dileep Subramaniam
Mont.: Haida Paul
Prod.: D & N Productions

Le Déménagement

16 mm / coul. / 35 min /
1992 / fict. / France

Réal. et scén.: Chantal Akerman
Image: Raymond Fromont
Son: Alix Comte
Mont.: Rudy Marten
Prod.: Sophie Goupil
Int.: Sami Frey

Parle, il fait si noir

35 mm / coul. / 83 min /
1992 / fict. / Suède

Réal.: Suzanne Osten
Scén.: Niklas Radström
Image: Peter Mokrosinski
Son: Uld Darin
Mus.: Dror Feiler, Lokomotiv
Konkret et Johan Petri
Mont.: Michael Leszczylowski
Prod.: Christer Nilson, Svenska
Filminstitutet-Stockholm,
S.V.T. -T.V. 2, Getfilm et
Gotafilm A.B.
Int.: Etienne Glaser, Simon
Norrtthon

Des oh! Et des bah! Vive Créteil!

par Sandrine Fillipetti

On a pu voir cette année, lors du Festival international de films de femmes de Créteil, en banlieue de Paris (26 mars au 4 avril 1993), près d'une cinquantaine de films en compétition sur un total d'environ 120 ou 130 films, tous genres confondus. Quinzième anniversaire d'un festival au futur incertain, il fut dignement fêté par des cinéastes confirmées et par la découverte de nouveaux talents.

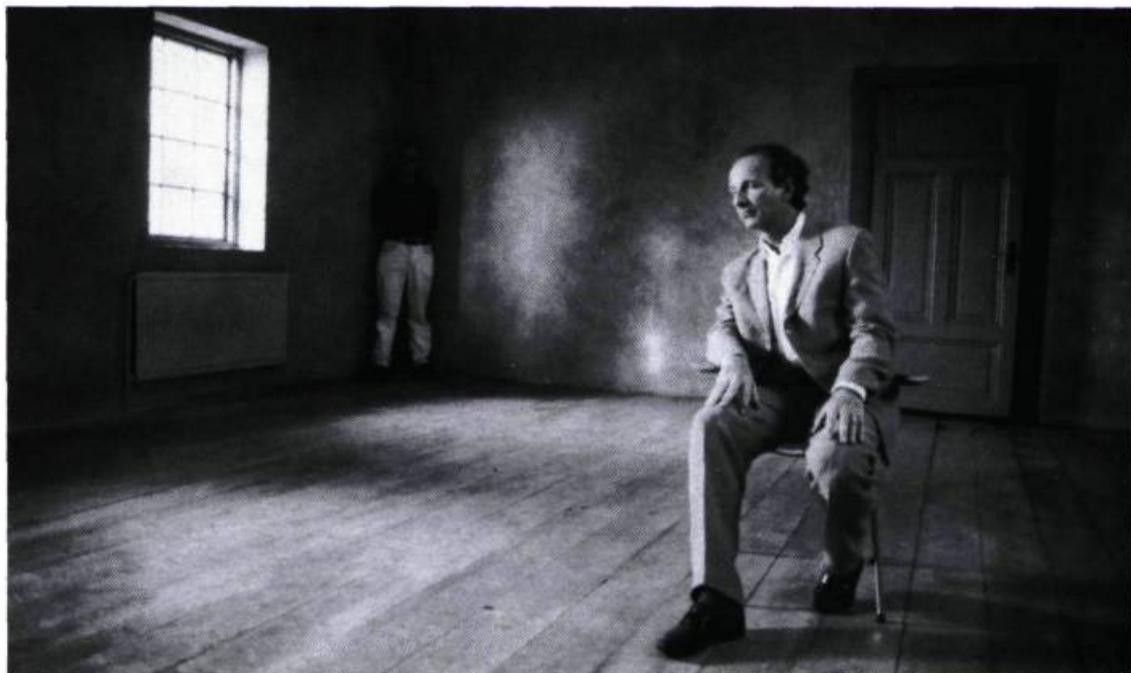
Là aussi, le jury a semblé plus attiré par des travaux plus conformes, plus balisés. Décernant son Grand Prix à **Tala! Det ar sa morkt (Parle, il fait si noir)** de la suédoise Susan Osten, il a récompensé classicisme et convention plutôt qu'audace et nouveauté. Film schématique entre tous, il flatte un humanisme pour le moins dépourvu de recul: un jeune néo-nazi, blessé, rencontre un médecin juif qui

le soigne et entame avec lui, à la fois intrigué et confiant en l'avenir du genre humain, une consultation régulière, sorte de psychothérapie — nonobstant la violence affirmée du jeune et le danger qu'il représente. Voilà qui aurait pu être la trame, l'amorce d'une réflexion intéressante, quoique ce type de sujet soit désormais un peu suranné. Mais pour sincère et plein de bonne volonté qu'il ait été, le film se contente de peu, occulte l'essentiel, avance dans le flou d'une analyse jamais sociale ni politique, se limite à un énoncé singulièrement facile: on adopte les valeurs nazies du fait d'une enfance malheureuse, il suffit pour cela de jumeler une mère trop affectueuse et un père trop violent. Message superficiel, voire dangereux car réducteur, il a pourtant su rallier les suffrages du public — le film a également obtenu le Prix du public pour le meilleur long métrage fiction.

Deux films sont en revanche parfaitement à leur place dans ce palmarès: **Something Like a War (Comme une guerre)** de Deepa Dhanraj et **Déménagement** de Chantal Akerman, respectivement Prix du jury pour le meilleur long métrage documentaire de l'Association des femmes journalistes et Prix du public pour le meilleur court métrage français.

Femme, famille, famine

L'Inde a été le premier pays doté d'une politique de planning familial. Sanctionnant les discours officiels,



Parle, il fait si noir de Suzanne Osten



Trois femmes et un homme

«Y'a pas d'âme. Y'a juste moi. Avec l'âme cela finit toujours mal. Cela résonne. C'est le manque d'âme qui résonne».

Pourtant, c'est bien d'âme dont il s'agit dans **Déménagement** de Chantal Akerman. D'un grand vague à l'âme, d'une âme en peine, égarée, dépossédée de sa seule raison de vivre, n'ayant pour seule ressource que de se souvenir. Perdu entre quelques cartons et des murs d'une blancheur clinique, un homme vient d'emménager. Il se souvient, le regard éperdument fixé sur la caméra, sans cabotinage, merveilleux et pathétique, débordant d'une éprouvante naïveté, de cet été qui a bouleversé sa vie, bousculé ses habitudes, celui-là même où trois jeunes étudiantes de Toulouse, sont venues s'installer dans l'appartement d'à côté, puis dans le sien. Extraordinaire de sobriété, Sami Frey fait sien ce monologue à la fois drôle et désespérant. Car derrière l'anecdote et la saveur des mots, le film se veut plus grave, renouant avec la solitude, les déchirements et les hésitations des personnages de Chantal Akerman. La mise en scène est libre de toute sensiblerie, admirable de dénuement, resserrant progressivement le cadre, par à-coups, pour terminer en gros plan sur le secret des yeux, comme pour en pénétrer le mystère. «Y'a que moi qui les ai aimées toutes les trois. Qui les ai perdues toutes les trois. J'ai déménagé. Me voici maintenant.»

Deux contes

Tout aussi audacieux, **Tchouvstvitelnyi militsioner (le Milicien amoureux)** de Kira Mouratova et **Qiu Ju (Lune d'automne)** de Clara Law ont été quant à eux totalement occultés.

Le dernier film de Kira Mouratova débute comme un curieux conte moderne: il était une fois un milicien qui dansait une bien étrange gigue au beau milieu de la nuit, dans un champ de choux, et ce faisant découvre un bébé abandonné. Mu par un réflexe strictement professionnel, il le ramène au commissariat, puis dans un orphelinat. Une fois l'enfant hors de portée, sa vie bascule, le voilà soudainement amoureux, obsédé par cette petite fille et n'ayant plus pour seul souci que de parvenir à l'adopter. La difficulté des êtres à se rencontrer, à se parler, le drame de la vie, de l'amour et de la solitude, l'évolution émouvante d'un jeune homme étroitement conditionné par son statut de milicien dont les tentatives herculéennes d'adoption le mettent aux

mettant au jour la condition de la femme en Inde, un groupe de femmes parle de l'amour, de la sexualité, de «l'espoir de concevoir» — «les enfants sont toute notre fortune, notre terre, notre source de revenus». Vision d'une société pauvre et surpeuplée où l'État entend remédier aux besoins des populations par les seules mesures de stérilisation forcée — les hommes principalement sous Indira Gandhi, les femmes après sa chute. À population illettrée, tout est possible. De la stérilisation chirurgicale dans des hôpitaux-usines aux essais infructueux de contraceptifs hormonaux sur des femmes réduites à l'état de cobayes sans consentement avisé, le film montre sans complaisance les mesures draconiennes prises par le gouvernement pour parvenir à réduire le taux de natalité, arguant du fait que certains droits personnels doivent être suspendus. Promesses mensongères martelées aux éventuel(le)s volontaires, corps non respectés, puissance en contrepoint d'une société profondément patriarcale où la femme n'est reconnue supérieure à l'animal que par sa capacité d'enfanter — «notre vie est basée sur l'utérus, sans enfant, nous ne valons rien». Destins de femmes tiraillés entre les pressions conjointes des belles-familles — avoir des garçons coûte que coûte — et du gouvernement — au-delà de deux enfants, stérilisation forcée. Un film dur, sans espoir pour les plus démunis, qui se clôture sur une phrase de Gyarsi Bai: «Ils tuent les pauvres, mais pas la pauvreté».

LE PALMARÈS 1993

- PRIX DU JURY - MEILLEUR LONG MÉTRAGE FICTION:**
Parle, il fait si noir de Suzanne Osten (Suède)
- PRIX DU JURY - MEILLEUR PREMIER LONG MÉTRAGE FICTION:**
Corpus delicti d'Irena Pavlaskova (République Tchèque)
- PRIX DU JURY DE L'A.F.J. - MEILLEUR LONG MÉTRAGE DOCUMENTAIRE:**
Comme une guerre de Deepa Dhanraj (Inde)
- PRIX DU JURY - GRAINE DE CINÉPHAGE: Sur terre** de Kristin Johannesdottir (Islande)
- PRIX DU JURY - CANAL +:**
les Enfants du boucher de Viorica Mesina (Moldavie)
- PRIX DU PUBLIC - MEILLEUR LONG MÉTRAGE FICTION:**
Parle, il fait si noir de Suzanne Osten (Suède)
- PRIX DU PUBLIC - MEILLEUR LONG MÉTRAGE DOCUMENTAIRE:**
Lesbiennes grâce au ciel de Dominique Cardona et Laurie Colbert (Canada)
- PRIX DU PUBLIC - MEILLEUR COURT MÉTRAGE ÉTRANGER:**
Idole Mio de Barbara Marheineke (Allemagne)
- PRIX DU PUBLIC - MEILLEUR COURT MÉTRAGE FRANÇAIS:**
le Déménagement de Chantal Akerman (France)
- PRIX DU PUBLIC - MEILLEUR PREMIER COURT MÉTRAGE:**
le Bain par JoDee Samuelson (Canada)

Le Milicien amoureux

35 mm / coul. / 166 min /
1992 / fict. / France-Ukraine

Réal.: Kira Mouratova
Scén.: Kira Mouratova et
Evgueni Golubenko
Image: Guennadi Kariouk
Son: Roger Di Ponio
Mus.: Piotr Tchaïkovski et
Alexandre Vertinski
Prod.: Parimedia Primodessa
Film
Int.: Nikolai Chatokhine, Irina
Kovalenko, Natalia Ralleva



prises avec une société russe digne d'un Tati revu et corrigé par Kira Mouratova, font de ce film un grand burlesque, genre jusqu'alors inédit chez cette grande cinéaste.

Lune d'automne

35 mm / coul. / 108 min /
1992 / fict. / Hong-Kong-Japon

Réal.: Clara Law
Scén.: Fong Ling Ching
Image: Tony Leung
Son: Tat Leung et Wai Wong
Mus.: Lan Yee Tat et Tats
Mont.: Fong Ling Ching
Prod.: Trix Films Hong-Kong/
Japon
Int.: Masatoshi Nagase, Li Pin
Wai, Choi Sin Wan, Maki
Kiuchi

Autre ville, autre pays, autre conte. **Qui Yue** raconte, dans une grande ville aux mutations rapides, Hong Kong, la rencontre d'un jeune vidéaste japonais féru de gastronomie et d'une adolescente chinoise adepte du fast-food, le tout sur fond de langue anglaise. Clara Law impose une lumière crue, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, parfois difficile à regarder, ainsi qu'une esthétique du cadre scrupuleuse et réussie. À force de brillant, la mise en scène nous révèle ici sa dimension véritable, le drame intime de ces personnages en quête d'eux-mêmes, et fait ressortir avec plus d'acuité la relation étroite entre tradition et modernité à laquelle est confrontée cette société. Cinéaste de la nouvelle génération, elle signe ici avec maestria son cinquième long métrage.

Banlieue blues

Du côté du documentaire, il faut souligner le très réussi **Confessions of a Suburban Girl (Confession d'une jeune fille de banlieue)** de Susan Seidelman. Retournant sur les lieux de son enfance, la banlieue bourgeoise de Philadelphie — «la culture de la banlieue est celle de la voiture» — Susan Seidelman retrouve ses amies le temps du film et évoque avec elles ses souvenirs d'enfance, leur histoire commune, offrant une vision drôle, incive, efficace de la jeunesse américaine des années 50 et 60, ponctuée d'extraits de ses propres films, d'images d'archives, de films de famille. Un point de vue social juste et grinçant, montrant avec justesse la cassure soudaine de la guerre du Viêt-nam et la brusque prise de conscience de l'ensemble du groupe.

Confessions of a Suburban Girl

16 mm / coul. / 50 min /
1992 / doc. / Grande-Bretagne

Réal. et scén.: Susan Seidelman
Image: Maryse Alberti
Son: Bruce Litecky
Mus.: Joseph S. Debeasi
Mont.: Mona Davis
Prod.: Stonehenge Productions
et B.B.C. Scotland

Primes et déprimes

Moins heureux, bien que primés, des films comme **Svo a jordu sem a himni (Sur terre)** de l'Islandaise Kristin Johannesdottir, Prix du jury Graine de Cinéphage, alliant une esthétique de glace à un récit peu inventif et malhabile — une petite fille fait des allers et retours somnambulesques entre le XIV^e siècle, période à laquelle sa famille est frappée par une malédiction et un présent contemporain de la dernière expédition de Charcot —, ou **Thank God I'm a Lesbian (Lesbienne grâce au ciel)**, des Canadiennes Dominique Cardonna et Laurie Colbert, Prix du public pour le meilleur long métrage documentaire, succession de revendications du lesbianisme par diverses personnalités — avocate, écrivaine, compositrice, sociologue... — autour de thèmes comme la famille, la bisexualité, le sado-masochisme, le «outing»... Rien de bien novateur hélas, impression d'un discours qui tourne en rond autour de la seule nécessité de la décolonisation de la pensée patriarcale. ■



Confessions of a Suburban Girl de Susan Seidelman